

Les GAULOIS existent...

je les ai rencontrés

PAR ALAIN VIEILLARD

PHOTOS BIBRACTE

Il y a parfois des lieux qui semblent être le jouet du temps, où les terres séculaires figées dans leur originalité première, malgré les sédiments apportés par l'Histoire, bousculent notre univers familier, révélant à l'occasion un visage venu du fond des âges, dans lequel leurs paysages embués, presque inchangés, sont un défi jeté face à l'éternité.

Ce jour-là, le Morvan avait mis son capuchon de brume et de pluie, faisant éclater à l'envi sa sauvage austérité. Et, entre le granit du ciel, du rocher, les pentes des ravines encaissées, les tourbières oubliées parcourues de routes sinueuses, de chemins forestiers hérités des anciens, de *traces*¹ à peine visibles telles de vieilles cicatrices, on avait le sentiment que tout pouvait arriver ou, plus exactement, qu'il était possible de croiser en ces lieux particuliers des voies peuplées de personnages modelés à l'image des Gaulois du passé. Rassasiés de musique traditionnelle, repus

de convivialité et de pots « trinqués » à la santé des Morvandiaux, car l'ultime tour de manivelle venait juste de sonner le glas de la dernière journée de la vieille, nous avions, avec quelques amis, programmé dans nos sorties de fin d'été Bibracte et son musée.

Outre Vézelay, mondialement connu et classé « patrimoine de l'humanité », Vauban dont le cœur est aux Invalides et l'esprit en Morvan, ce pays compte parmi ses monuments un site d'exception, un mont pentu à souhait, perdu dans d'autres monts, entre les communes de Glux-en-Glenne et Saint-Léger-sous-

Beuvray... D'aucuns disent que la France a commencé là, sur cet *oppidum*² gaulois qui, jadis, dominait les autres *oppida*... C'est ici que César, terminant sa conquête, vint prendre ses quartiers frieux, achevant tout au long d'un hiver rigoureux la rédaction de ses fameux *Commentaires* (durant l'hiver de l'an 52 avant Jésus Christ, Jules César se retira à Bibracte afin d'y achever un écrit dans lequel il raconta en détail et chronologiquement cette conquête qui dura sept années. Ce livre est communément appelé : *Commentaires sur la guerre des Gaules*). C'est aussi l'endroit où Vercingétorix, chef





élu des tribus assemblées, vint pour la première fois parler de Liberté, au nom d'une nation entière ; mais parce qu'il fut vaincu, on n'en parla plus pendant deux millénaires – c'est en septembre de cette même année 52 que le chef arverne vint à Bibracte où une assemblée générale de la Gaule fut convoquée : là, le suffrage populaire lui confia le commandement suprême des tribus coalisées (*Guerre des Gaules*, livre septième) – on notera que lors d'un récent sondage réalisé par une institution officielle, la cote de ce personnage arrive en troisième position du *hit-parade* historique français, juste après Napoléon et Jeanne d'Arc, devançant Henri IV.

Plus tard, le « Romain », toge rouge et sceptre en main, sans doute désireux d'écarter ce danger – car il est plus facile de combattre les hommes que les bonnes idées –, délaissa Bibracte pour Autun, abandonnant l'antique cité à son propre destin.

La révolte de Sacrovir, dernier chef de ces « gueux », n'y changea rien ; le monde d'alors était devenu chrétien, puis barbare européen et de nouveau chrétien, afin d'engendrer la féodalité et la monarchie héréditaire, tandis que sombrait dans l'oubli la terre des Eduens.

Il semble qu'en s'écoulant le fleuve de l'Histoire vint buter sur ce rempart du Morvan, contournant par ses marges cet îlot rocheux, récif dangereux balayé par de mauvais vents, peuplé de méchantes gens disait-on.

Il fallut attendre que, de nouveau, soit prononcé le mot de liberté pour qu'à l'occasion d'une révolution on puisse comptabiliser, étonné, ces floteurs, ces nourrices, ces galvachers rugueux et ensabotés, paysans miséreux, toujours présents, pratiquant obstinément des us ancestraux, comme si, à Bibracte ou à Faubouloin, sur l'oppidum ancien, le temps s'était figé (jusqu'au milieu de ce siècle, le Morvan fit l'objet de nombreuses

considérations, surprenantes et négatives, démontrant de la part des observateurs étrangers une totale incompréhension de ses us ancestraux comme de son mode de vie. Par exemple, les pèlerinages du Beuvray ou de Faubouloin, véritables rassemblements païens de tribus villageoises qui, sous couvert de chrétienté, ripaillaient « sur la feuille », dansaient jusqu'à l'aube, buvant dans le tohu-bohu de leurs cris, de leurs chants, de leurs querelles et parfois de leurs rixes. Voici, extrait de la thèse de doctorat de L. Pinard « Les Mentalités religieuses du Morvan au XIX^e siècle », publiée par l'Académie du Morvan en 1997, ce qu'en pense un journaliste du *Journal de Saône-et-Loire* ayant malheureusement assisté à une rixe au Beuvray en 1875 : « Une telle mêlée a bien son côté comique, mais combien davantage elle a un caractère de sauvagerie qui ne devrait plus, depuis bien longtemps, être dans nos mœurs. Il est vrai que ce ne sont pas les nôtres ; ce sont les mœurs des Morvandiaux. »)

Aujourd'hui, l'Histoire réveillée nous montre ce lointain passé, celui d'un peuple et d'une incroyable cité dont la légende raconte qu'on entendait de la Loire au Rhône les portes se fermer. (C'est François Mitterrand, maire de Château-Chinon et amoureux de ce terroir et de ses gens, qui, devenu président de la République française, œuvra pour qu'enfin cette authentique page de garde de notre histoire soit révélée au grand public. Le chantier de fouilles « européen » – puisqu'il y a plusieurs millénaires les Celtes, dont sont issus les Gaulois, vinrent des confins de l'Europe centrale –, la base archéologique située à Glux-en-Glenne et où se côtoient les chercheurs et les amateurs éclairés ou non, tout comme le musée sont les fruits de sa belle volonté.)

Sur le site lui-même, hormis la sensation d'espace et de domination sur les proches régions, le curieux verra peu ce trésor d'un autre âge, l'essentiel étant fouillé, répertorié, classé puis recouvert afin de le préserver des outrages du temps. En revanche, l'amateur au sens plein ou l'amoureux percevront d'instinct l'étrange aura qui flotte sur ce vaste terre-plein cerné de hêtres centenaires, noueux et torturés, portant parfois en eux, parce que jadis ils furent blessés, les traces d'une volonté.

C'est au musée attenant à ce coin privilégié que nos pas peuvent se superposer à ceux des « ancêtres » gaulois (il s'agit de la troisième définition du mot « ancêtres » proposée par le dictionnaire Larousse, signifiant : « ceux qui ont vécu avant nous », car il est notoire que, compte tenu des apports humains dus à l'Histoire, se réclamer d'une pureté ethnique serait tout à fait vain).

Là, tout est dit, tout est montré ou presque, dans le cheminement intelligent d'une visite personnalisée par technologie interposée, où le casque à écouteurs, proposé gratuitement à l'entrée, vous fait pénétrer dans l'univers du son qui, s'ajoutant aux éléments présentés, les fait vivre avec davantage d'intensité.

L'architecture de granit, brut ou poli, à l'image du pays, le bois taillé, ouvragé, la terre même du Morvan apportée dans certaines présentations, l'habitat reconstitué avec ses objets usuels et familiers, l'art de la poterie, de la métallurgie, de l'orfèvrerie – dans lequel le bijou à l'esthétique étudiée côtoie le casque et le glaive à l'inquiétante beauté – nous mettent en communion avec ces pasteurs guerriers. Ainsi, grâce à la vue et à l'ouïe sollicitées par des musiques et des explications automatiques adaptées à chaque scène, chaque objet, qu'il s'agisse des ensembles déterminés, de la cartographie, de maquettes, de plans établis, de techniques montrées, nous sommes guidés sur plusieurs niveaux d'un savoir

retrouvé, pour finalement déboucher sur une large terrasse dominant une mince vallée... Là, comme jadis du haut des anciennes *oppida*, on voit brusquement face à soi « le Morvan des Morvandiaux » ; et devant ces monts lavés de pluie, nimbés d'une brume naissante, où les fumées montant des grands bois unissaient tout à la fois le ciel, la terre et l'eau, j'eus, l'espace d'un instant d'humilité, une vision d'éternité.

J'ai songé à tous ceux qui traversèrent les millénaires de nos monts, nés ici ou venus d'ailleurs, émigrés définitifs ou migrants momentanés palliant malheur et pauvreté par leur courage et leur fierté. J'ai vu, plus proches de nous, ces paysans dont nous sommes les descendants directs travailler, vivre encore jusqu'au début de ce siècle dans des maisons, avec des outils ressemblant curieusement à ceux exposés en ces lieux, à croire que l'Histoire marche toujours au pas de nos bœufs rouges aux grandes cornes noires, mais il est vrai qu'entre la forme et le fond, il y a matière à réflexion.

Ce contraste entre une muséographie qui a su utiliser au mieux les nouvelles technologies tout en préservant, comme a dit le poète, l'âme des objets inanimés, et cette alliance entre un présent omniprésent et ses fruits conjugués au passé, révèle une incontestable unité, pour ne pas dire une vraie continuité. C'est en quelque sorte l'illustration du temps et de sa relativité qui, parfois, nous ouvre des portes, juste pour nous rappeler que rien n'est jamais vraiment gagné ni tout à fait perdu. Hommes d'hier que nous n'avons pas connus ou visiteurs d'aujourd'hui, l'antique cité enracinée sur son rocher attend, dans le silence des pierres, avec la patience des arbres, et je ne doute pas qu'elle ait beaucoup d'histoires à raconter... Pour qui veut bien les écouter.

Avant de quitter Bibracte, j'ai acheté à la boutique du musée une petite reproduction d'un sanglier en bronze, conçu et façonné en cet endroit depuis deux bons milliers d'années déjà (outre sa structure dévolue aux collections et aux présentations, le musée possède une cafétéria, un point de vente réservé aux produits du terroir, ainsi qu'une boutique où l'on peut se procurer des livres consacrés aux Celtes ainsi que certaines reproductions de leurs anciennes réalisations). Je m'en sers désormais de porte-clés car son esthétique est d'une grande modernité et ce sacrilège me permet de sentir en tous lieux, au fond de ma poche et du bout des doigts, ce lien subtil qui sans aucun doute me rapproche des Gaulois.

Lorsqu'avec mes amis nous sommes repartis, empruntant ces ravines encaissées, ces tourbières délaissées parcourues de routes sinueuses, nous avons de Bibracte à Anost suivi ce que la mémoire





re d'ici nomme – allez savoir pourquoi ? – « le chemin des Morvandiaux » ! (cette étrange appellation, relevée auprès d'anciens lors de différents collectages, semble avoir perduré dans cette partie du Morvan jusqu'à la fin du siècle dernier).

Allant jusqu'à Saulieu et au-delà, le « chemin des Morvandiaux » fut vite oublié, remplacé en son temps par d'autres voies car, jusqu'à Alésia, il était le symbole d'un combat.

En arrivant chez moi, je trouvais devant ma porte deux vieux gars discutant boutique en patois et, nos salutations achevées, ils m'invitèrent au bistrot d'à côté afin « d'bouère i canon », le temps d'une conversation. En les regardant monter les escaliers de pierres usées, de ce pas traînant propre à ceux qui ont tour leur temps, je me suis dit qu'il y avait des jours, comme ça... où en Morvan, on ne pouvait pas échapper aux Gaulois³ !

1. Le mot *traces* est employé ici pour désigner les sentiers de traverse qui, souvent, délaissent les chemins principaux, coupent au plus droit à travers champs et bois afin de relier des lieux-dits ou des hameaux.

2. Le mot latin *oppidum* (*oppida* au pluriel) désigne une place forte gauloise protégée d'une enceinte.

3. Hormis les qualificatifs de « sauvage, beau et austère » qui lui sont accolés, le Morvan est souvent considéré comme une survivance de cet esprit de la forêt et des eaux, parvenu jusqu'à nous depuis des temps immémoriaux. Il y a quelques mois, une revue reconnue, d'audience nationale, publiait son habituel : « Guide des sentiers sauvages », consacré cette fois à notre petit pays et, dans l'intitulé du reportage, on pouvait lire ceci : « Là, le marcheur redevient gaulois, dans ce qui reste de la Gaule... »